

GUYANE LE DEFI VERT DES HMONGS

Venus du Laos depuis 1977, des Hmongs se sont réfugiés en Guyane française et y ont réussi l'inimaginable. Transformant des hectares de forêt en jardins, ces Asiatiques assurent aujourd'hui l'essentiel de la production en fruits et légumes verts de ce département d'Amérique du Sud.





Revetons
de leurs habits
de fête, des
fillettes hmongs
du village de Cacao,
à 75 kilomètres
de Cayenne.



En pirogue comme en forêt, l'habileté du geste

Ces deux chefs de de hmoongs se sont partiellement adaptés à l'univers amonien. Qu'il s'agisse de pêcher au fil de la rivière La Cont (qui doit son nom à un librettier devenu conte par la grâce de Louis XIV) ou de chasser les papillons bleus à l'aide d'un leurra de même couleur.





25 F
K 9

**En ville,
l'art d'étaler
les fruits de leur
labeur**

Au marché de Cayenne, dont les murs sont décorés de peintures rappelant l'origine africaine de nombreux Guyanais, les Hmongs présentent dès l'aube les trésors croquants de leurs champs. Chaque semaine, 60 tonnes de fruits et légumes cultivés par la communauté parviennent en ville.





Au village, seuls les jours de noces sont chômés

Rare jour de repos : à l'ombre des maisons en bois de Cacao, des jeunes de la famille Ya s'apprennent à fêter le mariage d'un des leurs. Dans la société hmong, il est interdit d'épouser un membre de son clan, et le mariage, auquel est convié tout le village, se célèbre au terme de négociations sur le « prix du sein », la dot payée en barres d'argent.

Bébé arrimé sur le dos à l'aide d'une sangle brodée au point de croix, la femme enturbannée de noir conduit la camionnette. Dans le véhicule, une douzaine d'enfants. Frimousses de pleine lune. Yeux en amande. Scène ordinaire du ramassage scolaire à Javouhey, village hmong de la Guyane française. Une fois les gosses déposés, la femme gare l'engin sous une longue maison à pilotis puis, nourrisson toujours sur le dos, s'en va vers les champs. Il est 13 h 30 : l'heure à laquelle, écrasée de chalcure humide, la Guyane fait la sieste. Pas les Hmongs. Courbés sur la mince couche de terre disputée à la forêt, ils lui arrachent, à force de sucre, d'engrais et d'insecticides, salades pommelées, tendres choux chinois et haricots-kilomètres (longs d'un mètre) qu'ils iront vendre sur les marchés de Cayenne, de Kourou, de Saint-Laurent-du-Maroni. « Les Hmongs ont réussi à obtenir ce qui paraissait impossible ici : des tonnes de légumes et de fruits. Ils assurent l'essentiel de la production maraîchère et fruitière du département », souligne à Cayenne le responsable de la Direction de l'Agriculture et de la Forêt.

Combien sont-ils aujourd'hui ces Hmongs ? Un peu plus de mille cinq

cents (dont la moitié n'ont pas 18 ans), répartis en trois villages qu'ils ont créés de leurs mains : Cacao, Javouhey et Rococoua. Cacao fut le premier, en 1977. Il est né à 75 kilomètres de Cayenne, au bord d'une rivière, La Comté. Des cacaoyers cultivés par les jésuites au XVII^e siècle, il ne reste de nos jours que quelques arbustes sauvages. Javouhey, édifié en 1979, à 30 kilomètres de Saint-Laurent-du-Maroni, doit son nom au domaine géré il y a cent cinquante ans par la mère Javouhey, fondatrice d'une léproserie. Enfin, Rococoua, où se sont installées il y a deux ans une quinzaine de familles, n'est qu'un hameau au bout d'une piste de latérite dans les environs d'Iracoubo, bourgade dont la seule gloire est l'église à fresques peintes par un bagnard du temps de l'Administration pénitentiaire (voir GEO n° 93).

Depuis l'Asie, les Hmongs ont parcouru 20 000 kilomètres pour s'installer en ces lieux longtemps maudits. Ils viennent du Laos, via les camps de réfugiés de Thaïlande. Les premières traces de leur peuple (les Chinois disent miao, les Laotiens méo) ont été relevées il y a six mille ans dans le nord de la Chine, si l'on se réfère aux travaux d'un historien hmong. Pour d'autres chercheurs, les Hmongs, classés dans les ethnies sino-tibétaines, seraient originaires de Mongolie... comme les

Amérindiens qu'ils retrouvent désormais dans la forêt guyanaise. Curé de Cacao, le père Sion, 81 printemps, pas une dent, missionnaire au Laos de 1936 à 1975, venu en Guyane pour retrouver ses chers Hmongs (« Je n'allais pas, dit-il, rester avec les sauvages de Paris »), est un partisan résolu de cette thèse. Il avance trois arguments. Dans les broderies sur lesquelles les femmes se peignent souvent un motif en forme de cristaux de neige. D'où proviendrait-il, demande le père Sion, si ce n'est de la mémoire d'une lointaine terre ancestrale où, selon les légendes hmongs, « régnaient six mois par an la nuit, les neiges et les glaces » ? Au Laos, par ailleurs, le bon père a souvent vu des chiens, dits méos, à poil long et bleuté et langue noire comme les chiens esquimaux. Enfin, chaque famille hmong utilisait, à la différence des Lao, de petits chevaux rustiques, semblables à ceux des Mongols...

Quelle que soit leur origine, les Hmongs se trouvaient en Chine avant l'arrivée des Han (les Chinois) qui les considèrent comme des aborigènes (Miao peut se traduire par « homme qui ont germé du sol » ou par « barbares »). Bref, des « sauvages » pour les Han qui, au cours de leur progression, vont les refouler vers le sud. Au prix de combats incessants et de massacres. Rebelles à toute autorité, les Hmongs

se réfugient dans les montagnes. C'est à la fin du XIX^e siècle, à la suite de nouvelles rébellions noyées dans le sang, qu'ils descendent vers la péninsule indochinoise, au Viêt-nam, en Thaïlande, au Laos où ils vont constituer la principale minorité (10 % de la population). A ces agriculteurs montagnards, les colons français demandent de cultiver le pavot qui produit, grâce à l'opium, les juteux bénéfices que l'on sait. Dès 1945, les maquisards laotiens, encadrés par des Vietnamiens, tentent de les enrôler sous la bannière communiste. Certains obéissent, mais, dans leur grande majorité, les Hmongs re-

fusent. Beaucoup vont lutter contre les « rouges » aux côtés des Français. Plus tard, armés par les Américains, ils formeront un corps d'élite. Les autres quittent leurs villages ravagés pour fuir toujours plus loin dans la montagne. En 1975, c'est la victoire des communistes dans toute l'Indochine et, très vite, le temps des représailles. Des centaines de Hmongs (des milliers, peut-être) sont tués. Cinquante mille prennent le chemin de l'exil et autant partiront entre 1976 et 1989.

Augustin Ya Ma, aujourd'hui secrétaire de mairie à Cacao, se souvient : « J'avais 14 ans. Avec ma famille, nous

avons quitté en 1975 notre montagne des Gaur, à 80 kilomètres au sud de Louang-Prabang, capitale royale du Laos. Nous avons marché pendant quinze jours dans la forêt avec d'autres Hmongs. On m'a dit que nous étions cinq mille. Des vieux sont morts en route, des enfants sont nés. Arrivés près de la frontière, nous avons attendu une semaine l'autorisation d'entrer en Thaïlande. Et puis on nous a mis derrière les barbelés du camp de Nam Yao. Nous y sommes restés un an. Enfin, grâce au père Bertrais, nous avons pu prendre l'avion et, une nuit, atterrir en Guyane. Il connaissait bien ma famille, il vivait au Laos dans notre village et voulait que tous les Hmongs animistes deviennent chrétiens. Au bout de trois ans, il a réussi à convertir mon père, qui était chaman. »

Toujours vif malgré son grand âge, l'ex-chaman, vétéran du clan des Ya, chasse désormais à Cacao les papillons, les grands morphos bleus que Philippe, un instituteur passionné d'entomologie, met sous verre. Le soir, il participe avec les sages des six autres clans à des réunions du conseil des anciens. Problèmes et différends de la communauté sont alors examinés. Si une solution n'est pas trouvée, c'est à Yang Tsong Ying, chef de village élu par tous les chefs de famille, d'arbitrer. Aussi les quatre gendarmes de Cacao ne sont-ils pas surchargés de travail : eux sont des « métros » (des Blancs de la métropole), comme la majorité des enseignants, le médecin et l'infirmière.

Le chaman saute de son banc pour voir plus loin

Environ un tiers des Hmongs sont catholiques, un tiers protestants et un tiers animistes. Parmi ces derniers figurent encore quelques polygames qui vivent avec leurs épouses sous le même toit. Les chrétiens gagnant du terrain à Cacao, les animistes font souvent appel aux chamans de Javouhey qui parcourent 250 kilomètres pour venir y officier. Siang Ka Ntong est l'un des six chamans de Javouhey. Agé de 70 ans, père de douze enfants, cultivateur de citrons verts, il a apporté du Laos ses gongs cérémoniels. Comme le veut la coutume, son fils aîné lui a fabriqué son banc, appelé le « cheval » : au cours du rituel de guérison, il monte sur ce cheval pour sauter inlassablement. Ainsi, « avec l'aide des ancêtres », il peut « voir

Une terre d'immigration

Si le département français d'outre-mer en Amérique du Sud (voir GEO n° 72), la Guyane s'étend sur 91 000 kilomètres carrés et compte 130 000 habitants. Les premiers furent les Amérindiens ; puis débarquèrent, à partir du XVI^e siècle, les Européens et plus tard, avec eux, les Africains réduits en esclavage ; enfin vinrent, au XVIII^e siècle, les Chinois, suivis par d'autres Asiatiques dont les derniers en date sont les Hmongs.

On dénombre aujourd'hui quarante nationalités sur le sol guyanais, la population comportant 35 à 40 % d'étrangers, dont plus d'un tiers en situation irrégulière, originaires pour la plupart des États voisins : Brésil, Surinam et Guyane. Dans ce creuset multi-ethnique, le groupe prépondérant est celui des Créoles, comme on appelle ici les descendants des esclaves noirs, ceux des immigrés européens et antillais, ainsi que tous les méteils de ces générations successives.

Autre groupe important et en phase de croissance : les « métros » originaires de la métropole dont l'implantation principale est le Centre spatial de Kourou.

Les Chinois, de diverses origines, forment une société très fermée ; ils sont à



la tête du commerce et de la restauration. Les Brésiliens, dont la présence a nettement augmenté au cours de ces dernières années, viennent surtout par migrations saisonnières, à la recherche d'un travail dans le bâtiment, l'industrie du bois, la chasse professionnelle. Les Haïtiens, estimés à 20 000, occupent en majorité des emplois subalternes : les hommes dans la voirie, le gardiennage, et les femmes dans la domesticité. Les Noirs marrons, Bonis, Sa-

ramakas, Paramakas et Djukas, 7 000 environ, dont les aïeux étaient des esclaves fugitifs, ont reconstitué au bord des fleuves un mode de vie tribal. Leur nombre s'est accru avec la présence des Djukas réfugiés du Surinam.

Les Amérindiens, ne sont plus que 4 000 : Galibis, Arawaks, Palikours sur le littoral atlantique ; Emorillons, Wayanas (voir GEO n° 110), Wapemps, dans la forêt équatoriale qui recouvre 90 % du territoire guyanais.



De la forêt proche, des myriades d'insectes s'abattent sur les cultures des Hmongs qui doivent utiliser des flots d'insecticide pour les tenir en respect. Les grand-mères sont devenues expertes dans ce combat et enseignent aux jeunes.

Aux champs, guerre déclarée aux milliards d'insectes

plus loin» et rattraper les esprits viraux qui ont déserté le corps du malade.

Siong Ka Ntong entretient des relations très amicales avec le père Bertrais devenu le curé de Javouhey. Yves Bertrais a été avec deux autres missionnaires oblats de Marie, les pères Charrier et Brix, le grand organisateur sur le terrain guyanais de l'implantation hmong. L'idée, lancée par un ancien inspecteur des Douanes françaises, avait séduit l'administrateur Jean Sainteny qui présidait à Paris le Comité national d'entraide avec les peuples d'Indochine. En Guyane, le docteur Ho A Chuck, maire de la commune de Roura dont faisait partie le site de Cacao, fut le seul édile à bien vouloir accueillir ces étrangers. Ingénieur agronome hmong réfugié à Montpellier, Ly Chao était alors en attente d'un poste à la FAO, à Rome. Le Comité d'entraide lui demanda de venir à Cacao: on avait besoin de lui. Arrivé en septembre 1977, il est toujours là.

«Les Hmongs, raconte-t-il, s'étaient constitués en quatre équipes. Tandis que l'une débroussaillait, deux autres préparaient les abattis et la dernière construisait les maisons. En moins de six mois, une centaine d'habitations (une par famille) ont été édifiées. Ainsi que les bâtiments collectifs: l'école, l'église, l'infirmerie, la salle de réunion. Les planches et les tôles des toits nous ont été données. Le Comité d'entraide a versé 1 800 000 francs, le Secours catholique 500 000 francs. Quant à la Direction départementale de l'action sanitaire et sociale, la DDASS, elle a

octroyé 40 francs par jour à chaque réfugié pour assurer la nourriture, une partie des dépenses inhérentes au défrichage et à la mise en culture des terrains. Ces derniers ont été concédés par bail emphytéotique de quatre-vingt-dix-neuf ans à la coopérative de Cacao. Dès la fin du mois de septembre, on plantait des salades et des choux chinois: à la mi-octobre, on commençait à manger nos propres légumes. En 1979, nous avons eu l'eau. En 1980, l'électricité. Dès lors, toutes les aides financières ont cessé et nous sommes devenus autonomes.»

Le village de Javouhey reprend en 1979 la formule rodée à Cacao. Aujourd'hui, 200 hectares sont cultivés à Cacao, 300 à Javouhey. Chaque semaine, les deux villages envoient chacun 20 à 30 tonnes de légumes et de fruits au marché. A Cayenne, le samedi matin, les Guyanais s'y pressent, heureux de pouvoir manger vert et frais.

Ils se sont habitués à la présence d'Asiatiques trapus, accroupis sur talons, qui parlent à peine le français mais calculent à toute vitesse. Très accueillis par les Créoles qui voyent en eux à leur arrivée des voleurs de travail, ils ont très vite démontré qu'ils n'étaient que de pacifiques travailleurs. Mais ils restent toujours des étrangers, qui ne frayent avec personne et qui «gagnent trop d'argent».

Des cassettes pour communiquer avec ceux du clan

On raconte à Cayenne l'histoire d'un Hmong en chemise noire rapiécée, pantalon flottant qui pénètre dans un garage, désigne du doigt trois Toyota et ouvre son cabas pour les payer 360 000 francs en liasses de billets retenues par des élastiques! Vivant en tarcie, trimant sept jours sur sept, les Hmongs de Guyane ont pour principale dépense la camionnette qui permet d'apporter en ville le produit des champs. Ils utilisent aussi le magnétophone qui leur permet d'enregistrer des cassettes et de communiquer avec d'autres membres de la famille dispersés en France métropolitaine, en Chine, en Argentine.

Les Hmongs ont coutume de dire que le monde ne s'étend que jusqu'à ce qu'un homme peut marcher. L'habillage de l'errance ne les a pas quittés. A Cacao, depuis la création du village au milieu des collines bleutées de brousse qui leur rappelaient le Laos, six cents quatre-vingts personnes sont parties à Javouhey, au moins 40 % des pionniers ont pris le large. Mais les deux villages sont toujours aussi peuplés. Les femmes d'abord en raison du fort taux de mortalité. Mariées à 13 ou 14 ans, les femmes ont entre cinq et douze enfants et elles en sont fières: «Les enfants disent-elles, nous sont donnés par nos ancêtres; de leur nombre dépend la force de travail du groupe familial, l'assurance d'une vieillesse à l'abri du besoin.» Deuxième source de recrutement: l'arrivée, ces dernières années, de Hmongs de la métropole. Mayha a débarqué en 1988 de Brétigny (Essonne) où elle a vécu quatorze ans après les camps de Thaïlande. Linguiste et mathématicienne, elle travaillait à Clichy (Hauts-de-Seine) dans un immeuble en béton. Son mari était depuis deux ans au chômage. Un cousin leur a permis de venir en Guyane où ils retrouveraient

gens de leurs clans, leur langue, une autre manière de vivre. Le mari espérait pouvoir ouvrir une boulangerie à Cacao. Les banques lui ont refusé le prêt avec cet argument : « Les Hmongs ne mangent pas de pain, mais du riz. » Mayha et son mari sont donc devenus cultivateurs. Je regarde cette jeune femme gracile désherber un carré de céleris, jambes dans la boue, visage raviné par la sueur. Il doit faire 45 °C sous les bâches de plastique qui protègent les légumes. Paradoxe guyanais : il tombe 4 mètres d'eau par an à Cacao mais comme ces pluies diluviennes détruiraient toute culture maraîchère, il faut les mettre sous abri... et donc arroser à longueur de journée.

Des papayes pour conquérir le marché parisien

Thomas Yang, 26 ans, est l'un des six instituteurs hmongs de l'école de Cacao, dirigée par la sœur Marie-Aimée, une Vietnamiennne au dévouement inépuisable. Rescapé du Laos et des camps thaïs, Thomas arrive à 13 ans avec sa famille en Saône-et-Loire. Il passe son bac, obtient un brevet technique et travaille dans une entreprise de cosmétiques. « J'ai appris que l'école de Cacao recherchait des instituteurs. Alors, sans hésiter, je suis venu. Je vais bientôt pouvoir payer les billets d'avion à mes parents : en métropole, ils n'ont pas d'emploi ; ici, ils pourront cultiver la terre, envoyer de l'argent à mes frères encore étudiants, lesquels, un jour, peut-être, nous rejoindront. »

Mais ces jeunes diplômés s'échine-t-ont-ils dans les champs ? Philippe Guérinault, professeur d'histoire qui a épousé une Hmong, pense, comme d'autres enseignants, que le problème majeur qu'affrontera la communauté dans les prochaines années sera celui des jeunes. Tous les enfants sont scolarisés, certains vont au collège, quelques-uns ont été reçus au bachelier. Quelles perspectives le village leur offrira-t-il ? Les Hmongs tentent d'entrevoir l'avenir. « Nous avons réussi la première phase de notre implantation. Maintenant, nous devons passer à la vitesse supérieure. Nous allons créer d'autres villages pour que les jeunes aient le choix. Nous envisageons un quatrième village près de Régina, à une soixantaine de kilomètres de Cacao, et un cinquième à Saül, au centre de la Guyane, là où se trouvent les meil-



Dans leurs broderies, les femmes racontent la vie des Hmongs et leur errance. En Chine, ils seraient encore 7 millions ; entre Viêt-nam, Laos et Thaïlande, 1 million ; 100 000 sont réfugiés aux États-Unis, depuis 1975, 10 000 en France métropolitaine.

Chez soi, une manière de conter l'histoire d'un peuple

leurs terres. A Cacao et à Javouhey, nous devons pouvoir industrialiser nos produits agricoles. Il nous faut diversifier nos productions, livrer aux grandes surfaces de Cayenne, exporter vers la métropole. Tout cela pourra intéresser les jeunes : ils auront à s'occuper de conditionnement, de congélation, de gestion, d'investissements... »

La diversification est en cours. Les Hmongs ont demandé à leurs cousins du XIII^e arrondissement de Paris, à ceux de Thaïlande et de Chine de leur envoyer des graines et des plants inconnus en Guyane. Jean-Philippe Sendrané, conseiller agricole et commercial, arrivé en octobre 1991 à Javouhey, croit beaucoup à une papaye ronde, sucrée, particulièrement goûteuse, la solo. Les graines, commandées en Côte-d'Ivoire, ont été semées en pépinières. « Nous commençons par 10 hectares de plantation, explique Sendrané, ce qui nous permettra d'expédier 3 ton-

nes de fruits par semaine à Rungis. » Le jeune conseiller envisage aussi la création d'une usine de jus de fruits.

« Que les Hmongs établissent des projets bien structurés et on les aidera », promet l'administration française à Cayenne. En attendant, tous les Hmongs n'ont pas encore obtenu leur naturalisation. Leur intégration dans la société guyanaise paraît problématique. Si de rares Blancs ont épousé des Hmongs et vivent dans leurs villages, les Créoles ne s'y sont pas hasardés. « Que feraient-ils chez nous ? se demandent les Hmongs. Ils aiment les loisirs et nous le travail ! » Quant aux Indiens, on les a invités en vain, dit-on, à l'occasion des fêtes. Pourtant, un mariage s'est noué. Mais l'adolescente hmong partie vivre dans la tribu amérindienne en est vite revenue. « Ils ne mangent pas comme nous, a-t-elle raconté. Ils se contentent pendant des jours de farine de manioc. Ils restent des heures allongés dans leur hamac à ne rien faire. Moi, je ne pouvais pas, je me levais et ma belle-famille me houspillait : "Où vas-tu encore ?" »

Les Hmongs eux-mêmes ne savent pas très bien où ils vont. Sédentarisés, « heureux de vivre en paix dans la République française », ils restent des nomades dans l'âme : en novembre prochain, certains retourneront au Laos. « Seulement pour voir les montagnes », disent-ils. Mais sait-on jamais ? En Chine, leurs aïeux l'affirmaient : « Il y a toujours, quelque part, une autre montagne. »

Régine Gabbey □

Photos de Bruno Barbey